

L'Assommoir, Zola, 1877

1) Expliquez le titre.

Le titre fait référence au café tenu par le père Colombe (son nom est ironique), situé au coin de la rue des Poissonniers et du boulevard de Rochechouart. C'est là que Coupeau invite Gervaise à « manger une prune » (chapitre 2). C'est là aussi (chapitre X) qu'elle se met à boire pour la première fois le « vitriol », l'alcool distillé par l'alambic, l'Assommoir lui-même. La machine, décrite dès le chapitre II, apparaît comme douée d'une vie personnelle et dangereuse. « *L'alambic, sourdement, sans une flamme, sans une gaieté dans les reflets éteints de ses cuivres, continuait, laissait couler sa sueur d'alcool, pareil à une source lente et entêtée, qui à la longue devait envahir la salle, se répandre sur les boulevards extérieurs, inonder le trou immense de Paris* ». Par le choix du terme d'assommoir, qui est à l'origine un casse-tête, un outil destiné à tuer les animaux, Zola appuie sa dénonciation de l'alcoolisme qui ravale les ouvriers au rang d'animaux, destinés à être abattus.



2) Où se situe l'action ?

Le roman se passe à Paris, dans le quartier de la Goutte d'or (18 arrondissement), un quartier populaire et ouvrier.



3) Quelle est la profession de Gervaise ? en quoi est-elle symbolique ?

Gervaise est blanchisseuse : elle est chargée de laver ce qui est sale. Confrontée à « l'ordure » elle doit aller vers la propreté. Il s'agit donc d'ascension morale autant que sociale (voir par exemple le linge du ménage Gaudron (chapitre V)). Mais Gervaise ne résiste pas à la tentation, d'autant que sa profession la conduit à connaître tout de ses clients :

« Dans l'air chaud, une puanteur fade montait de tout ce linge sale remué.

"Oh ! là là, ça gazouille ! dit Clémence, en se bouchant le nez.

– Pardi ! si c'était propre, on ne nous le donnerait pas, expliqua tranquillement Gervaise. Ça sent son fruit, quoi!... Nous disions quatorze chemises de femme. N'est-ce pas, madame Bijard ? quinze, seize, dix-sept..."

Elle continua à compter tout haut. Elle n'avait aucun dégoût, habituée à l'ordure ; elle enfonçait ses bras nus et roses au milieu des chemises jaunes de crasse, des torchons raidis par la graisse des eaux de vaisselle, des chaussettes mangées et pourries de sueur. Pourtant, dans l'odeur forte qui battait son visage penché au-dessus des tas, une nonchalance la prenait. Elle s'était assise au bord d'un tabouret, se courbant en deux, allongeant les mains à droite, à gauche, avec des gestes ralentis, comme si elle se grisait de cette puanteur humaine, vaguement souriante, les yeux noyés. Et il semblait que ses premières paresse vinssent de là, de l'asphyxie des vieux linges empoisonnant l'air autour d'elle ».



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

A confronter avec sa mort même :

« Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de sa vie gâtée. Elle creva d'avachissement, selon le mot des Lorilleux. Un matin, comme ça sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours ; et on la découvrit déjà verte, dans sa niche ».

4) Présentez la famille de Coupeau. Caractérissez les différentes personnes de cette famille.

Maman Coupeau : ancienne gilette, faisant des ménages au début du roman. Recueillie par Gervaise et Coupeau au chapitre V. Tendance à se plaindre et à attiser les querelles. Spécialiste du Mont de Piété (« ma tante »). Sa mort marque une étape importante dans la déchéance de Gervaise. C'est le jour de son enterrement que Gervaise accepte d'abandonner sa boutique.

Mme Lerat : l'aînée. Veuve, travaille comme fleuriste. C'est elle qui fera engager Nana dans l'atelier où elle travaille. « Madame Lerat, l'aînée des Coupeau, était une grande femme, sèche, masculine, parlant du nez, fagotée dans une robe puce trop large, dont les longs effilés la faisaient ressembler à un caniche maigre sortant de l'eau » (chapitre III, le mariage). Mauvaise réputation des fleuristes. Curiosité malsaine du personnage, mais sans agressivité aucune vis-à-vis de Gervaise ou de Coupeau. Ironie de son nom.

M. et Mme Lorilleux : chaînistes (voir leur nom qui déjà parle d'or). Avides, étriqués, égoïstes et mauvaises langues. Première visite avec l'examen des semelles de Gervaise, refus d'héberger Maman Coupeau ou d'aider Gervaise à aucun moment. A l'origine du surnom de Gervaise. Accusations concernant ses relations avec Goujet ou avec Lantier : « Dans le quartier, le grand sujet de conversation était de savoir si réellement Lantier s'était remis avec Gervaise. Là-dessus, les avis se partageaient. À entendre les Lorilleux, la Banban faisait tout pour repincer le chapelier, mais lui ne voulait plus d'elle, la trouvait trop décatie, avait en ville des petites filles d'une frimousse autrement torchée. Selon les Boche, au contraire, la blanchisseuse, dès la première nuit, s'en était allée retrouver son ancien époux, aussitôt que ce Jeanjean de Coupeau avait ronflé ». (chapitre VII)

5) *Quelle est la situation de Gervaise à la fin du premier chapitre ?*

A la fin du premier chapitre, Gervaise se retrouve seule avec ses deux enfants, Etienne et Claude, abandonnée par Lantier, qui a emporté tous les biens du couple, y compris même les reçus du Mont de Piété.

6) *Présentez le personnage de Lantier .*

Au début du roman, Lantier a 26 ans. Il est originaire de Plassans comme Gervaise (il parle avec un accent provençal). Petit, brun, petites moustaches, chapelier. Arrivé à Paris grâce à l'héritage de sa mère qu'il gaspille en deux mois :

« Nous avons fait le voyage avec les deux enfants. Il devait m'établir blanchisseuse et travailler de son état de chapelier. Nous aurions été très-heureux... Mais, voyez-vous, Lantier est un ambitieux, un dépensier, un homme qui ne songe qu'à son amusement. Il ne vaut pas grand'chose, enfin... Nous sommes donc descendus à l'hôtel Montmartre, rue Montmartre. Et ç'a été des dîners, des voitures, le théâtre, une montre pour lui, une robe de soie pour moi ;



car il n'a pas mauvais cœur, quand il a de l'argent. Vous comprenez, tout le tremblement, si bien qu'au bout de deux mois nous étions nettoyés. C'est à ce moment-là que nous sommes venus habiter l'hôtel Boncœur et que la sacrée vie a commencé... (Chapitre I).

Lantier réapparaît au chapitre VI, puis revoit Gervaise lors de la fête où il finit par être invité. Il s'installe avec le couple au chapitre VII et redevient l'amant de Gervaise. Séducteur, égoïste, il exploite tous ceux (ou celles) qu'il rencontre : il ruine la blanchisserie de Gervaise, puis la confiserie de Virginie (Mme Poisson). A la fin du roman, sa liaison ayant été découverte par le mari de Virginie, il est question de son installation avec une autre femme : « quant à Lantier, il tournait autour de la fille du restaurant d'à côté, une femme magnifique, qui parlait de s'établir tripière. Dame ! on en rigolait, on voyait déjà une tripière installée dans la boutique ; après la friandise, le solide »(chapitre XIII). Politiquement il est opposé au régime de Napoléon III, mais il fait avant tout partie des « bavards » qui reconstruisent le monde sans rien faire :

— Oh ! mon bon, si j'étais le gouvernement, reprit le chapelier en affectant une brusque gravité, les choses iraient un peu mieux, je vous en flanque mon billet... Ainsi, leur politique extérieure, vrai ! ça fait suer, depuis quelque temps. Moi, moi qui vous parle, si je connaissais seulement un journaliste, pour l'inspirer de mes idées...

Il s'animait, et comme il avait fini de croquer son sucre d'orge, il venait d'ouvrir un tiroir, dans lequel il prenait des morceaux de pâte de guimauve, qu'il gobait en gesticulant.

— C'est bien simple... Avant tout, je reconstituerais la Pologne, et j'établirais un grand État scandinave, qui tiendrait en respect le géant du Nord... Ensuite, je ferais une république de tous les petits royaumes allemands... Quant à l'Angleterre, elle n'est guère à craindre ; si elle bougeait, j'enverrais cent mille hommes dans l'Inde... Ajoutez que je reconduirais, la crosse dans le dos, le Grand Turc à la Mecque, et le pape à Jérusalem... Hein ? L'Europe serait vite propre. Tenez ! Badingue, regardez un peu...

Il s'interrompit pour prendre à poignée cinq ou six morceaux de pâte de guimauve.

— Eh bien ! ce ne serait pas plus long que d'avalier ça.

Et il jetait, dans sa bouche ouverte, les morceaux les uns après les autres.

7) *Quel est le surnom de Gervaise ? D'où vient-il ?*

Gervaise est surnommée la Banban, la bancale parce qu'elle boîta depuis sa naissance. Elle a été surnommée ainsi par Mme Lorilleux, le jour de son mariage avec Coupeau.

8) *En quoi le chapitre VII (La fête de Gervaise) est-il un moment décisif dans le roman ?*

Le chapitre VII constitue le chapitre central au cours duquel tout bascule : il est à la fois le triomphe de Gervaise et le début de son déclin. Les six premiers chapitres témoignent de ses efforts d'ascension sociale, les six derniers de sa déchéance progressive. Le retour de Lantier dans sa vie (il est invité à entrer et à participer à la fête par Coupeau) en est un indice déterminant : il ajoute l'intempérance morale et sexuelle à l'intempérance des appétits (nourriture et boisson). Le repas est à lui seul au-delà de toute mesure : le potage aux pâtes, le bouilli, la blanquette de veau, l'épinée de cochon avec des pommes de terre, l'oie rôtie, les petits pois au lard, la salade, les fraises, le fromage blanc et le gâteau de Savoie. Les participants sont au nombre de 13 : Les Lorilleux, Mme Lerat, Maman Coupeau, Les Boche, Les Poisson, Goujet, Mme Putois, Clémence, Coupeau et Gervaise. L'absence de la mère de Goujet déséquilibre la table et Gervaise invite alors le père Bru, pour éviter d'être 13 à table. Symboliquement, tous les personnages sont réduits au rang d'animaux dans leurs manières de se comporter et d'agir. Il est clair par ailleurs que l'oie dévorée ici, c'est Gervaise elle-même que chacun des convives veut exploiter et finit par ruiner.

Par exemple, il y eut là un fameux coup de fourchette : c'est-à-dire que personne de la société ne se souvenait de s'être jamais collé une pareille indigestion sur la conscience. Gervaise, **énorme, tassée sur les coudes, mangeait de gros morceaux de blanc**, ne parlant pas, de peur de perdre une bouchée ; et elle était seulement un peu honteuse devant Goujet, ennuyée de se montrer ainsi, **gloutonne comme une chatte**. Goujet, d'ailleurs, **s'emplissait trop lui-même**, à la voir toute rose de nourriture. Puis, dans sa gourmandise, elle restait si gentille et si bonne ! Elle ne parlait pas, mais elle se dérangeait à chaque instant, pour soigner le père Bru et lui passer quelque chose de délicat sur son assiette. C'était même touchant de regarder cette gourmande s'enlever un bout d'aile de la bouche, pour le donner au vieux, qui ne semblait pas connaisseur et qui avalait tout, la tête basse, abêti de tant bâfrer, **lui dont le gésier avait perdu le goût du pain**. Les **Lorilleux passaient leur rage sur le rôti** ; ils en prenaient pour trois jours, ils auraient englouti le plat, la table et la boutique, afin de ruiner la Banban du coup. Toutes les dames avaient voulu de la carcasse ; la carcasse, c'est le morceau des dames. Madame Lerat, madame Boche, madame Putois **grattaient des os**, tandis que maman Coupeau, qui adorait le cou, **en arrachait la viande avec ses deux dernières dents**. Virginie, elle, aimait la peau, quand elle était rissolée, **et chaque convive lui passait sa peau, par galanterie** ; si bien que Poisson jetait à sa femme des regards sévères, en lui ordonnant de s'arrêter, parce qu'elle en avait assez comme ça : une fois déjà, pour avoir trop mangé d'oie rôtie, elle était restée quinze jours au lit, le ventre enflé. Mais Coupeau se fâcha et servit un **haut de cuisse à Virginie**, criant que, tonnerre de Dieu ! si elle ne le décrottait pas, elle n'était pas une femme. Est-ce que l'oie avait jamais fait du mal à quelqu'un ? Au contraire, l'oie guérissait les maladies de rate. On **croquait** ça sans pain, comme un dessert. Lui, en aurait **bouffé** toute la nuit, sans être incommodé ; et, pour crâner, **il s'enfonçait un pilon entier dans la bouche**. Cependant, Clémence **achevait son croupion, le suçait avec un gloussement des lèvres**, en se tordant de rire sur sa chaise, à cause de Boche qui lui disait tout bas **des indécentes**. Ah ! nom de Dieu ! oui, on **s'en flanqua une bosse** ! Quand on y est, on y est, n'est-ce pas ? et si l'on ne se paie qu'un

gueuleton par-ci par-là, on serait joliment godiche de ne pas **s'en fourrer jusqu'aux oreilles**. Vrai, on voyait les bedons se gonfler à mesure. Les dames étaient grosses. **Ils pétaient dans leur peau, les sacrés goinfres !** La bouche ouverte, **le menton barbouillé de graisse**, ils avaient **des faces pareilles à des derrières**, et si rouges, qu'on aurait dit **des derrières de gens riches, crevant de prospérité**.



9) *Quelle relation Gervaise entretient-elle avec Goujet ?*

Goujet et Gervaise entretiennent une relation amoureuse platonique. Le forgeron représente le bon ouvrier, sobre, économe qui met de l'argent de côté. La relation amoureuse qui unit les personnages ne s'accomplit que métaphoriquement (La scène de la forge au chapitre VI)

« Et, vrai, cela lui faisait **plaisir** au fond ; car enfin les femmes aiment les compliments. **Les coups de marteau** de la Gueule-d'Or surtout lui répondaient dans le cœur ; ils y sonnaient, comme sur l'enclume, une musique claire, qui accompagnait **les gros battements de son sang**. Ça semble une bêtise, mais elle sentait que **ça lui enfonçait quelque chose là, quelque chose de solide**, un peu du fer du boulon. Au crépuscule, avant d'entrer, elle avait eu, le long des trottoirs humides, **un désir vague**, un besoin de manger un bon morceau ; maintenant, elle se trouvait satisfaite, comme **si les coups de marteau de la Gueule-d'Or l'avaient nourrie**. Oh ! elle ne doutait pas de sa victoire. C'était à lui **qu'elle appartiendrait**. Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, était trop laid, dans sa cotte et son bourgeron sales, sautant d'un air de singe échappé. Et elle attendait, très rouge, heureuse de la grosse chaleur pourtant, prenant **une jouissance à être secouée des pieds à la tête** par les dernières volées de Fifine ».

Leur relation se défait lorsque Gervaise se laisse entraîner par Coupeau et Lantier. Goujet, dans une dernière entrevue, propose à la jeune femme



de partir avec lui en Belgique, mais elle refuse. Les deux personnages se revoient une dernière fois, lorsque Gervaise tente de se prostituer. Goujet la ramène chez lui, lui donne à manger, l'embrasse sur le front. Mais Gervaise s'enfuit.

10) *Présentez le personnage du père Bru.*

Le père Bru est un vieil ouvrier. Il survit péniblement car il n'a plus de famille et ne peut plus travailler.

« Elle se prit surtout d'amitié pour un ancien ouvrier peintre, un vieillard de soixante-dix ans, qui habitait dans la maison une soupente, où il crevait de faim et de froid ; il avait perdu ses trois fils en Crimée, il vivait au petit bonheur, depuis deux ans qu'il ne pouvait plus tenir un pinceau » (chapitre VI). Gervaise vient souvent en aide au père Bru :

« Si elle devenait mauvaise et détestait les hommes, à cause de son mari, elle plaignait toujours bien sincèrement les animaux ; et le père Bru, ce pauvre vieux, qu'on laissait crever, parce qu'il ne pouvait plus tenir un outil, était comme un chien pour elle, une bête hors de service, dont les équarrisseurs ne voulaient même pas acheter la peau ni la graisse. Elle en gardait un poids sur le cœur, de le savoir continuellement là, de l'autre côté du corridor, abandonné de Dieu et des hommes, se nourrissant uniquement de lui-même, retournant à la taille d'un enfant, ratatiné et desséché à la manière des oranges qui se racornissent sur les cheminées ». Ils finissent par se retrouver sur le boulevard, elle se prostituant, lui mendiant :

« Seigneur ! n'était-ce pas une pitié ? avoir travaillé cinquante ans, et mendier ! s'être vue une des plus fortes blanchisseuses de la rue de la Goutte-d'Or, et finir au bord du ruisseau ! Ils se regardaient toujours. Puis, sans rien se dire, ils s'en allèrent chacun de son côté, sous la neige qui les fouettait » (chapitre XIII).

A la mort du père Bru, elle lui succède dans sa « niche » où elle finit par mourir elle-même.

11) *Que deviennent au fil du roman les enfants de Gervaise ?*

Claude, l'aîné repart à Plassans, pour y poursuivre des études au collège : « un vieux monsieur de Plassans leur demanda Claude, l'aîné des petits, pour le placer là-bas au collège ; une toquade généreuse d'un original, amateur de tableaux, que des bonshommes barbouillés autrefois par le mioche avaient vivement frappé ». (Chapitre IV). Le plus jeune, Etienne commence par travailler à la forge avec Goujet. Puis il part à Lille, chez l'ancien patron de celui-ci, un mécanicien qui cherche des apprentis. Dans le dernier chapitre, Gervaise reçoit une petite somme d'argent de son fils, alors mécanicien dans les chemins de fer.

Quant à Nana, elle commence par être ouvrière fleuriste, avant de se faire entretenir par un homme plus âgé, qu'elle abandonne ensuite pour un garçon plus jeune, avec lequel elle fait la fête dans tous les bals du quartier. Elle revient chez ses parents avant de fuguer à nouveau. « Et Nana avait des hauts et des bas, de vrais coups de baguette, tantôt nippée comme une femme chic, tantôt balayant la crotte comme une souillon. Ah ! elle menait une belle vie ! ». Les dernières nouvelles de la jeune fille la montrent bien habillée, semblant avoir réussi à se faire entretenir par un vicomte.

12) *Comment meurt Coupeau ?*

Coupeau meurt de crises de delirium tremens, conséquence neurologique liée au manque d'alcool. Agitation frénétique et hallucinations caractérisent la maladie.

13) *Qui est Bazouge ? A quels moments rencontre-t-il Gervaise ?*

Bazouge est le croque-mort. Gervaise le rencontre le jour même de son mariage, ce qui constitue bien sûr un mauvais présage. Il est alors ivre et fait peur à la jeune mariée.

« Mais Gervaise se rentrait davantage dans l'angle de la porte, prise d'une grosse envie de pleurer, qui lui gâtait toute sa journée de joie raisonnable. Elle ne songeait plus à embrasser sa belle-sœur, elle suppliait Coupeau d'éloigner l'ivrogne. Alors, Bazouge, en chancelant, eut un geste plein de dédain philosophique.

— Ça ne vous empêchera pas d'y passer, ma petite... Vous serez peut-être bien contente d'y passer, un jour... Oui, j'en connais des femmes, qui diraient merci, si on les emportait ». (Chapitre III)

Bazouge revient au moment de l'enterrement de Maman Coupeau. Là encore, Gervaise témoigne de son hostilité vis-à-vis du personnage et le croque-mort, toujours ivre, répond sur le même ton, d'autant qu'il pensait venir pour la jeune femme elle-même. Cette relation de peur et de fascination perdure lorsque Gervaise abandonne la boutique et habite désormais l'appartement voisin de celui de Bazouge.

« Oui, le pis était que, dans ses terreurs, Gervaise se trouvait attirée jusqu'à coller son oreille contre le mur, pour mieux se rendre compte. Bazouge lui faisait l'effet que les beaux hommes font aux femmes honnêtes : elles voudraient les tâter, mais elles n'osent pas ; la bonne éducation les retient. Eh bien ! si la peur ne l'avait pas retenue, Gervaise aurait voulu tâter la mort, voir comment c'était bâti ». (Chapitre X)

A plusieurs moments, elle est tentée par la mort et se jette contre la cloison. Au final, Bazouge est le personnage qui clôture le roman.

« Justement, ce fut le père Bazouge qui vint, avec la caisse des pauvres sous le bras, pour l'emballer. Il était encore joliment soûl, ce jour-là, mais bon zig tout de même, et gai comme un pinson. Quand il eut reconnu la pratique à laquelle il avait affaire, il lâcha des réflexions philosophiques, en préparant son petit ménage.

— Tout le monde y passe... On n'a pas besoin de se bousculer, il y a de la place pour tout le monde... Et c'est bête d'être pressé, parce qu'on arrive moins vite... Moi, je ne demande pas mieux que de faire plaisir. Les uns veulent, les autres ne veulent pas. Arrangez un peu ça, pour voir... En v'là une qui ne voulait pas, puis elle a voulu. Alors, on l'a fait attendre... Enfin, ça y est, et, vrai ! elle l'a gagné ! Allons-y gaiement !

Et, lorsqu'il empoigna Gervaise dans ses grosses mains noires, il fut pris d'une tendresse, il souleva doucement cette femme qui avait eu un si long béguin pour lui. Puis, en l'allongeant au fond de la bière avec un soin paternel, il bégaya, entre deux hoquets :

— Tu sais... écoute bien... c'est moi, Bibi-la-Gaieté, dit le consolateur des dames... Va, t'es heureuse. Fais dodo, ma belle ! ».



Gervaise, film de René Clément (1956)